

ART GALERIE

Atmosphère, atmosphère...

Où l'on découvre chez Perrotin la jeune Xiyao Wang, coloriste particulièrement douée...

PAR DAMIEN AUBEL

THE CRYSTALLINE
MOON PALACE.
Exposition Xiyao Wang,
Perrotin, du 9 juin
au 30 juillet,
www.perrotin.com



Those whispers are scattered in the air with the wind no.1, 2021. Acrylic, oil stick on canvas
200 x 190 cm. ©Photographer: Tizian Baldinger / Courtesy of the artist and Perrotin.

THÉÂTRES DE VERDURE

Galerie Jeanne Bucher Jaeger, du 7 juin au 16 juillet,
www.jeannebucherjaeger.com

C'est un merveilleux tableau, qui, à l'instar de toute grande peinture, se soucie peu des distinctions supposées dirimantes de la logique et impose autant à l'œil l'astreinte et l'astringence épuisantes de sillons serrés qu'il verse, sur le même oeil, la fraîche liqueur balsamique de ses bleus de source. C'est le *Petit Théâtre de verdure* de Maria Helena Vieira da Silva qui, conjoignant la densité matérielle de la glèbe et la liquidité, célébrant ainsi leurs noces, donne à cette exposition collective son titre et sa teneur, au sens le plus chimique de ce dernier terme, puisque, d'Evi Keller à Roberto Matta en passant par Paul Klee et Rui Moreira, il s'agira d'apprécier les proportions des cinq éléments. Lesquels, ainsi réunis dans la galerie comme un creuset, appuieront par l'exemple la vérité de cet axiome de Basile Valentin : « un élément ne peut se passer d'un autre, mais le mélange (...) est toujours vérifié dans la génération de toutes les choses ». Parmi ces choses : la beauté. — DAMIEN AUBEL

Des masses abondantes, harmonieuses, à la fluidité lactée, où monte une roseur pâle, comme sourd un souvenir du sang sous la délicatesse du derme. Des masses qui ont moins l'arrêt d'un contour qu'elles ne s'enveloppent, se fondent dans d'autres modulations de cette clarté dont les pâleurs, les attiédissements, les réchauffements, composent, dans leurs incessants passages réciproques, un poème de l'impalpable : tels sont les fonds et la substance de la peinture de la jeune Xiyao Wang (née en 1992). « Poème », « impalpable » : la langue, à courir le risque du diffus est menacée par l'à-peu-près du lyrisme atmosphérique et ses ennuagements d'imprécision.

C'est entendu, la peintre chinoise, établie à Berlin, affronte cet évanescence fantôme qui tourmente d'insomnie les coloristes de pure race, dont elle est déjà, telle une Megan Rooney chez qui les tons se pacifieraient avec plus d'empressement. Affrontement ne signifiant pas que, chez Xiyao Wang, la quête de l'atmosphère, puisque tel est le redoutable adversaire que sa peinture se donne à tâche, ait la complaisance émolliente d'un effet d'embrumement plaqué. Sa lumière vient de l'intimité de l'œuvre : elle advient à la surface par affleurement, comme issue de la source d'un arrière-tableau, et c'est en nappe qu'elle paraît s'épandre au revers de la membrane translucide de la toile.

A cet effet de remontée depuis le puits d'une profondeur de tableau ne contribue pas peu à peu la constitution de premiers plans marqués par des applications volontaires de lambeaux colorés – des lignes de coloriste, qui répugnent à l'austérité de la droite euclidienne, se courbent, s'entortillent, sinuent et surtout font éclater leurs chromatismes. Rien d'étonnant si on évoque Cy Twombly à propos de Xiyao Wang, mais il y a aussi la détermination bouillonnante de la touche de Martha Jungwirth. Embrassements ponctuels de jaune ici, comme des explosions soufrées crevant la quiétude du fluide aérien ; sabrages de bleu là ; solidification éphémère, en une agglomération bigarrée, des teintes ailleurs. Et le tout éphémère, car toujours en instance de dissolution, à moins qu'il ne s'agisse du contraire, que les brins colorés tendent, obéissant à on ne sait quelle attraction, à se réunir.

Et c'est ainsi que Xiyao Wang répond à mes angoisses de critique confronté à la description d'une peinture « atmosphérique » et à la frustration du spectateur, le tableau ne laissant qu'un brouillard dans la mémoire une fois qu'on s'en est éloigné. Sténographie sensorielle, memento vif corroborant le postulat baudelairien (« l'art est une mnémotechnie du beau ») : les filaments et les pelotes colorés fixent, par l'insistance de leur polychromie, le souvenir de l'impalpable.